

Compte rendu de la sortie du jeudi 12 novembre au salon du livre

Dans le cadre du 9^{ème} Salon du livre organisé par l'association « Promolivres » un projet pédagogique a été mené par le professeur documentaliste M. Malingroix et un professeur de français, Monsieur Touchaleaume, afin d'emmener 2 classes (2^{ème} GA3 et 1^{er} GA3) et de rencontrer des auteurs de littératures dont **Daniel Munduruku**, auteur brésilien et amérindien de renom.

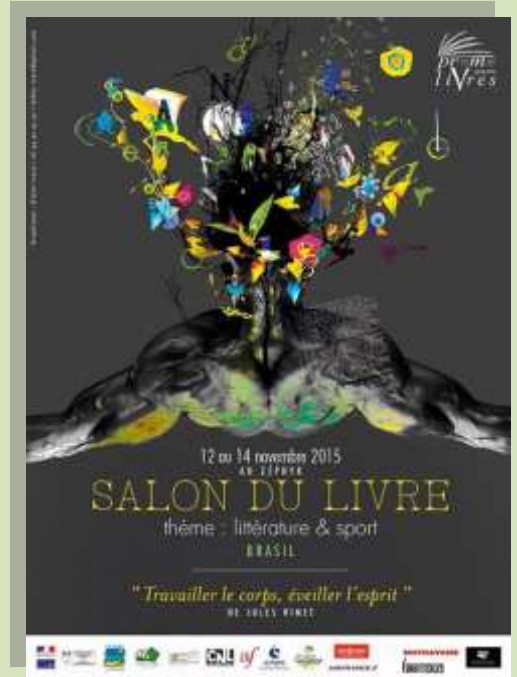
Ce salon organisé tous les deux ans est un événement littéraire. En effet il contribue à développer les actions de promotion de la lecture. Cette année le thème était : « *Littérature ; travailler le corps, éveiller l'esprit* » avec comme invité d'honneur le Brésil.

La rencontre a permis aux élèves d'écouter avec attention le parcours de l'auteur, depuis son enfance jusqu'à ce qu'il devienne enseignant puis auteur reconnu.

De plus, une part importante d'élèves étant lusophone, par origine familiale ou par choix de LV2, les élèves ont pu s'identifier à travers cet échange avec un auteur universitaire d'origine amérindienne.

En parallèle les élèves avaient préparé des questions qui ont enrichi le débat.

Enfin après la rencontre les élèves ont pu visiter les différents stands et échanger avec différents professionnels du secteur.



<http://www.franceguyane.mobi/actualite/culture-et-patrimoine/l-ecole-est-une-violence-267531.php>

« L'école est une violence »



Après avoir rencontré **deux classes du lycée Max-Joséphine** hier, l'auteur participe samedi à un Café littéraire sur le thème des droits indigènes (RF)

Le Brésil est à l'honneur du 9e Salon du livre, qui se tient actuellement au Zéphyr, à Cayenne. Daniel Munduruku, auteur amérindien de renom, qui écrit pour la jeunesse, est l'un des invités.

Rencontre et Interview

Comment êtes-vous arrivé à la littérature pour la jeunesse ?

Je suis un auteur de littérature infantile, juvénile. J'ai fait le choix d'écrire pour ce public parce que j'ai une formation en philosophie, ce qui m'a naturellement mené à l'enseignement. Alors je suis devenu professeur d'abord, parce que j'avais l'intention d'apporter aux gens un peu des connaissances des peuples amérindiens.

Cette envie est née précisément de mon apprentissage dans la société amérindienne et aussi parce que je voyais beaucoup de préjugés diffusés sur les peuples amérindiens. Moi aussi je souffrais de certains préjugés, de surnoms, etc. Ça me rendait très triste. Je voyais bien que la société brésilienne ne parvenait pas à comprendre la diversité amérindienne.

Alors dès l'enfance, mon grand-père m'a beaucoup incité à aimer ce que je t'étais et, avant tout, à faire en sorte que les gens aiment ce qu'ils sont. Mais, pour ce faire, on ne peut pas annuler l'autre. Au contraire, on doit laisser l'autre être ce qu'il veut être. Et ça, ça m'a conduit à l'enseignement. Pour continuer cet apprentissage de mon grand-père, j'ai choisi l'enseignement : pour raconter aux gens un peu de ma tradition.

Au fur et à mesure que j'ai commencé à enseigner et être en contact avec la jeunesse, est née l'envie de raconter des histoires : celles que j'entendais enfant, dans mon village. Du coup, j'ai décidé de raconter ces histoires oralement, toujours avec cette idée derrière la tête, que les enfants apprennent un peu de cette communauté et qu'ils aient ainsi une conscience plus claire de la diversité.

Un jour, un enfant a levé le doigt et m'a demandé où il pouvait trouver ces histoires à lire. Je me suis rendu compte que les histoires que je racontais n'avaient jamais été écrites... Ça été le début qui m'a fait envisager aussi l'écriture comme un instrument de diffusion de la culture amérindienne. Et c'est ainsi qu'est né l'écrivain, avec une bonne dose de chance aussi. La chance d'apparaître au moment où la société brésilienne était en pleine mutation, ce qui a permis à mon premier livre d'être bien reçu.

Vous avez écrit votre premier livre en 1996. En vingt ans, comment a évolué le regard de la société sur les populations amérindiennes ? Quels ont été les effets de votre littérature ?

Ma grande joie est de noter que oui, il y a un changement en train de se produire. Elle n'est peut-être pas si visible face à tout ce que les populations amérindiennes affrontent. Mais la société brésilienne a davantage ouvert les yeux à la réalité amérindienne, grâce aussi à la littérature. Pas que la mienne, car depuis cette voix a pris de l'ampleur.

Quelle est l'importance du livre du coup ?

Le livre rapproche les gens. Dans le sens où il permet aux gens de rentrer en contact avec la diversité culturelle, les langues, l'histoire... Le livre écrit par un auteur amérindien est fondamental pour ce rapprochement. Aujourd'hui, c'est une tentative de rapprochement qui ne se produit pas que dans la littérature mais aussi dans d'autres champs artistiques. Mais la littérature, puisque c'est ce que je connais, a une importance fondamentale. Elle anticipe les connaissances que les enfants auront. Un enfant peut ne jamais me connaître mais il a la possibilité de connaître ce que j'écris, à travers un livre, connaître ma culture.

Les Amérindiens de Guyane baignent dans un grand bouleversement identitaire, social, culturel et environnemental : des problématiques sans doute communes au Brésil... Quelle est votre vision de la situation et des politiques généralement menées ?

Ce sont des problématiques communes au Brésil en effet. En 500 ans d'histoire, depuis l'arrivée des colons (puisque l'histoire des amérindiens est bien plus ancienne) beaucoup de peuples ont été exterminés (par des maladies, par la violence gratuite, par l'intérêt économique des occidentaux...). Ceux qui ont réussi à survivre, nous, on a dû souvent sacrifier un peu notre culture.

On a conscience que si on va à l'affrontement on perd obligatoirement. Il faut créer un modèle de rencontre avec cette société, qui ne soit pas si nocif à la culture. Chez nous, il y a plusieurs groupes amérindiens qui rencontrent aussi cette problématique du suicide dans la jeunesse. Ça se produit, de fait, au vu de toute cette problématique du contact brutal, du fait d'imposer un modèle économique, etc. On a des groupes qui utilisent encore souvent des rites ancestraux quand ils se sentent contraints par un modèle occidental. Un certain désespoir et un certain inconfort finissent par se créer. Les jeunes sont les plus touchés par ça.

Je pense que la première chose qu'un État intelligent devrait faire, c'est observer ce qui se passe et ensuite essayer d'écouter les communautés affectées. En principe, la communauté elle-même détient la clé du problème, elle a la solution. Ça ne sert à rien d'emmener 200 psychologues dans ces villages, pour qu'ils comprennent ce qu'il y a dans la tête de ces jeunes et fassent miraculeusement en sorte qu'ils ne se suicident pas. Ce n'est pas ça le chemin à emprunter.

Le bon chemin c'est de comprendre comment cette communauté répond aux drames de la vie. Vous savez que le suicide est une solution extrême dans l'occident, mais pas toujours dans la société amérindienne. Il y en a beaucoup qui voient en la mort la liberté. C'est le chemin nécessaire pour arriver dans la région où vivent les ancêtres. Ça n'a donc parfois pas le même poids, le même niveau de gravité de violence que la société impose. On va dire Il était fou ou En grande détresse ou déséquilibre. Pas nécessairement. Même s'il y a de ça. Oui, il y a un déséquilibre quelque part.

Le diagnostic se produit quand il y a cette rencontre. Quand on va là-bas comprendre ce qui se passe. Seulement après ça il est possible de trouver des solutions.

Ce sont des communautés collectives et quand ce halo communautaire est brisé, souvent l'individu ne parvient pas à surmonter ça. Il perd pied, perd les moyens de trouver une solution plus adaptée à cette situation.

J'ai l'impression qu'ici ou ailleurs, on a des problèmes communs. Mais ici, au-delà de la diversité, la problématique est plus petite, plus facile à résoudre qu'en Amazonie brésilienne, de façon très paisible, dès lors qu'on croit en ces peuples et qu'on leur attribue la capacité de répondre à leurs propres problèmes.

Ce n'est pas le problème de l'État mais de la communauté. Bien sûr l'État a sa part de responsabilité. Oui, il y a un lien avec la société de consommation, avec le capitalisme... Mais avant de mettre la faute sur tous ces facteurs, c'est nécessaire de voir quelle réponse la communauté elle-même peut donner.

Et comment on libère la parole dans la propre communauté ?

On doit identifier dans ces communautés les personnes qui peuvent articuler les idées, celles qui sont capables de faire le pont entre leur communauté et la société occidentale. En fin de compte, l'Amérindien de Guyane il est un citoyen de Guyane, mais c'est un citoyen différencié. Il n'est finalement pas semblable à celui qui vit en zone urbaine. Il est dans un autre contexte, celui de la nature, de sa forêt. La forêt aussi a besoin d'être comprise.

L'État pourrait aussi mettre à disposition des professionnels qui soient capables de comprendre et lire cette culture-là (anthropologues, ethnologues, botanistes...). Bref, des personnes qui auront une meilleure approche de ces groupes pour générer un climat de confiance. C'est avec cette ouverture entre les deux groupes et surtout l'installation d'une confiance qu'on peut essayer de trouver des solutions. En dehors de ça, toute autre pratique est violente.

Comment continuer de transmettre la culture dont la langue est l'élément fondateur entre les générations, sans que l'une ne face disparaître l'autre ? Que pensez-vous du modèle scolaire actuel ?

Je crois clairement que l'école est une violence. C'est une violence quand elle oblige les enfants amérindiens à ne communiquer que dans la langue « principale », en l'occurrence le français chez vous.

Les enfants se sentent honteux de parler leur langue. Parce qu'ils la voient comme moins importante. Ça casse toute estime de soi.

Un État intelligent et réellement intéressé à maintenir le droit de sa population intact, il offre premièrement une école traditionnelle à sa population, avec des professeurs amérindiens, avec un contenu amérindien... Seulement après ça, cet enfant — étant fier de sa propre culture — pourra rentrer en contact avec une seconde langue. Comme cela se produit partout : d'abord on apprend sa langue maternelle, ensuite on apprend une seconde langue, une langue étrangère. Le français, même pour un Amérindien, Français, qui vit en Guyane, est la seconde langue, est la langue étrangère. Ce serait merveilleux que le gouvernement fasse en sorte que les Amérindiens se sentent fiers de leur langue et culture. Les langues amérindiennes sont aussi des langues officielles.

Ça été votre cas pour le munduruku et le portugais ?

Je suis resté dans ma communauté jusqu'à mes 15 ans. Pendant ce temps j'ai appris ma culture avant. Mais j'ai fréquenté l'école occidentale et j'ai eu de gros problèmes avec ça. Je n'étais pas fier de ce que j'étais, je ne voulais plus être Munduruku, je voulais être un « Blanc ».

Nous on était les Indiens. Le mot « Indien » lui-même est chargé de préjugés. L'école a été un des principaux vecteurs de ces préjugés. Si on me demande si je parle le munduruku, je vais dire non. Pas de la façon dont j'aurais dû parler. À mon époque, c'était l'école du Blanc. J'étais puni, physiquement même si j'osais parler ma langue. On niait notre langue du coup. Je me disais Je ne veux plus parler cette langue si ça me fait souffrir. Ensuite, si tu quittes la communauté, tu n'as plus personne avec qui pratiquer.

Revenons à la littérature... Y'a-t-il une différence entre la littérature amérindienne et la littérature occidentale ?

Je dirais qu'il y a une différence moindre. La littérature amérindienne est surtout écrite par les Amérindiens, qui apportent une marque. Elle est surtout militante et a une fonction sociale forte : révéler ce qu'est l'Amérindien, où il vit, ses histoires, comment il pense l'univers, le temps. Pour le reste, un auteur amérindien peut écrire sur ce qu'il veut, il peut faire de la fiction, du roman... ce qu'il veut. Il n'est différent de personne. Mais lorsque ce qu'il écrit est lié à sa propre culture, là il y a une identité forte.

Quel est le contenu de votre littérature ?

J'en suis à 47 publications, pour enfants et adolescents. Une bonne partie a comme toile de fond la présentation de la société amérindienne. Destinés surtout aux professeurs, parce que c'est aussi important d'éduquer le professeur, sinon il continue à enseigner des fausses vérités.

Comment écrit-on à la jeunesse ?

Cette magie, c'est difficile de l'expliquer. Personnellement, j'écris modestement en ayant pour principal objectif d'attirer le public scolaire. Les jeunes lisant mes livres dans les écoles : je remplis pas mal ma fonction déjà.

Une bonne histoire pour la jeunesse doit avoir un peu d'aventure, un peu d'émotion, elle doit toucher le cœur. Je ne suis pas du genre à croire que le jeune doit nécessairement lire un livre d'aventure. Chacun sait ce qu'il veut lire. Il n'y a pas de modèle, de prototype : Je vais écrire de cette manière, parce que de cette manière il va adorer. Parfois un texte plus réfléchi retient beaucoup plus l'attention qu'un livre d'action. Le jeune a aussi besoin parfois de ce silence de la forêt, de ce chant de la sirène... Il n'y a pas de formule de succès pour ça. Une histoire intéressante aura toujours des lecteurs garantis.